Il n'est pas mort

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **52 (1914)**

Heft 10

PDF erstellt am: **01.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-210260

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

52me ANNÉE — N° 10. Samedi 7 mars 1914.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 *(1er étage).*
Administration *(abonnements, changements d'adresse),*
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : *Suisse,* un an, Fr. 4 50; six mois, Fr. 2 50. — *Etranger,* un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : **Canton,** 15 cent. — **Suisse,** 20 cent. **Etranger,** 25 cent. — **Réclames,** 50 cent. la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 7 mars 1914 : Voyage à Lausanne (V. Glasson). — Il n'est pas mort. — Mon fils (X.). — La dîme du chanvre (Archives cantonales). — Un peu de philologie (M.-E.-T.). — Lei ia dou menteu... (Mérine). — Que diable font-elles là-haut ? — Aux Mânes de Jean-Jacques Rousseau ! — Le baromètre sangsue. — Le petit pâtissier (Charles Monselet).

VOYAGE A LAUSANNE

Un aimable Fribourgeois, M. V. Glasson[1], rentré moulu d'une visite à Lausanne, il y a quelque vingt-cinq ans, écrivit les vers que voici :

Complainte.

Depuis longtemps j'avais l'envie
De faire une fois dans ma vie
Un petit voyage à la ville ;
Mais ça n'est pas toujours facile,
Car pendant la belle saison
Nous avons semaille et moisson,
Le foin, le blé à mettre en grange,
Ensuite arrive la vendange,
Et quand vient l'hiver et la glace
Il vaut bien mieux rester en place
Plutôt que d'aller dans la brume
Chercher des engelures, un rhume.
Pourtant, un jour qu'il faisait beau,
Je pris mon habit, mon chapeau,
Celui qu'à la noce à Bastien
Je portais, et qui m'allait bien.
Quand j'eus mis ma cravate noire,
Fermé partout, surtout l'armoire,
Je mis dans mon plus beau panier
Du fromage dans un papier,
Du pain, des fruits et mon mouchoir,
Et partis le cœur plein d'espoir,
Disant, en balançant ma canne,
Je vais aller jusqu'à Lausanne.
Me voilà donc sur le bateau
Voguant entre le ciel et l'eau !
Puis on me débarque à Ouchy
Disant, Lausanne, c'est ici.
Mais pas du tout ! C'était en haut.
Il fallait gravir le coteau
Et monter par une chaleur,
En plein soleil ! Ah ! quel malheur !
Il y a, la chose est réelle,
Un chemin de fer à ficelle
Qu'on a baptisé pneumatique ;
Mais, vôyez-vous, la mécanique
N'est pas sûre et pourrait casser.
Puis, ça coûte, il faut débourser.
Sous le soleil, je vais, je trotte,
Montant le Chemin de la Grotte
Et j'arrive sur Saint-François.
Alors voici ce que je vois :
A droite, une rue qui montait,
A gauche, une autre descendait,
Et, ne sachant laquelle prendre,
Je dis, c'est sûr, il faut descendre,
Et j'arrive au Petit-Saint-Jean ;
Mais là mon embarras est grand,
Je pouvais encore hésiter :
Ici descendre, là monter.
Je monte alors d'un pas agile,
Passant devant l'Hôtel de Ville,
Sans m'arrêter, sans prendre haleine,
Je monte la rue Madeleine.
Au bout, je suis sur la Riponne,
Et m'écrie, que Dieu me pardonne !
Lausanne, c'est facile à voir,
N'est qu'un gigantesque perchoir !
Je soufflais déjà comme un bœuf,
Pourtant je prends le Chemin-Neuf,
Pensant, là-haut, je suis au bout !
C'était pas ça, mais pas du tout !
Je vois encore, c'est énervant,
On monte ici, là on descend.
Je fais le serment solennel
De descendre et prends le Tunnel,
Quand je suis au bout de la voûte,
Il me faut choisir une route.
Des deux, laquelle dois-je prendre ?
Monter à droite ou bien descendre ?
Je me retrouve à la Riponne ;
Ah ! ça, voyons, elle est bonne,
Me voilà ici revenu,
Tout éreinté et n'ai rien vu.
J'avance un peu et m'aperçois
Que c'était comme à Saint-François.
A droite on peut monter au Stand
Et là la rue Chaucrau descend.
Par la rue Neuve allant au pas,
J'arrive ainsi jusqu'au Maupas.
Là, comme ailleurs, pas de milieu,
Descendre, ou monter à Beaulieu ;
Alors, devant un tel guignon,
Je descends place Chauderon,
Tout en jurant comme un Tartare,
Et je suis devant une gare.
Alors je sens mon sang qui bout,
C'était là comme de partout.
A ce dilemne il faut me rendre,
Monter à droite ou bien descendre !
Je fuis, je suis sur le Grand-Pont,
Tristement m'épongeant le front
Du joli mouchoir à damier
Que j'ai tiré de mon panier.
C'est étonnant comme on transpire !
J'allais donc sans penser à rire.
Je me retrouve à Saint-François,
Et là pour la vingtième fois,
Il faut, oh ! supplice barbare,
Monter ou descendre à la gare.
Alors, comme un tigre aux abois,
Et maudissant les Lausannois,
Je bondis, et j'arrive à la gare,
Mais en voyant mon air bizarre,
L'employé ferme le guichet
Et me laisse là sans billet.
Touchée de mon sort lamentable,
Une personne charitable
Voulut bien prendre le coupon
Qui me donnait droit au wagon.
Bref, j'arrivai dans mon hameau,
Oh ! qu'alors je le trouvai beau !
Quant à raconter mon voyage,
Je n'en ai pas eu le courage.

V. Glasson.

Aujourd'hui, l'auteur retrouverait à Lausanne les mêmes rampes ; mais deux nouveaux ponts et les voitures de tramways lui permettraient de se promener avec moins de fatigue. En éprouverait-il vraiment plus de plaisir ? Nous nous imaginons que le brouhaha de nos rues et leur enlaidissement lui feraient trouver son hameau natal cent fois plus agréable que la première fois.

[1] Un parent, sans doute, de l'avocat et poète Nicolas Glasson, l'auteur de *A ma faux* et autres jolis tableaux champêtres.

Comme on parle aux enfants. — *Dialogue entre un commis voyageur et une bonne paysanne,* dans un magasin d'épicerie.

La dame entre et tient un bébé d'environ un an sur ses bras.

Le commis, par compassion ou pour engager une conservation qu'il devine pour le moins intéressante, s'adressant à la maman du bébé :

— Comment s'appelle-t-il votre petit ?

— C'est un Louis !

Le commis, en témoignage de sympathie, achète un bibelot qu'il tend au petit et la maman souriante de lui dire :

— Dis *dada* au Mossieu qui t'a donné le *bibi !*

L.

IL N'EST PAS MORT

Sous ce titre, on écrivait dernièrement au *Nouvelliste vaudois :*

« Les amis de notre patois — et ils sont nombreux encore — ont lu avec plaisir dans les derniers numéros du *Conteur vaudois,* les informations diverses se rapportant à la signification du mot « tsergotset ».

» Le parler cher à nos aïeux a encore le don d'intéresser et d'égayer les hommes de ce siècle.

» Il a suffi d'une demande d'explication d'un correspondant du dit journal, pour provoquer une série de réponses de toute provenance, jusqu'aux Vaudois à l'étranger, qui ont cru devoir donner leur avis.

» Et l'on entend répéter que le patois est mort. Non, il a encore des racines vivantes dans notre peuple, et le *Conteur,* en particulier, jusqu'à son dernier souffle, s'en constituera le défenseur.

» A vrai dire, la génération nouvelle — qui a d'autres préoccupations — ne se soucie plus guère des usages de nos aïeux.

» Pourquoi nos patois romands sont-ils ainsi en train de disparaître, alors que les dialectes de nos Confédérés ont la vie si dure ?

» Laisserons-nous ainsi s'envoler l'âme de nos pères, sans faire un effort pour la retenir ? »

* * *

Certes, non, il n'est pas mort, le patois. Il a bien des amis, encore, et de bons, de vrais, de sincères amis. Ils savent bien que le *Conteur* les accueille toujours avec cordialité, sinon avec munificence — chacun agit selon ses ressources. Mais comme il n'est pas ici question de luxe et d'argent, pourquoi donc ces amis du patois ne profitent-ils pas plus souvent et plus largement de la modeste hospitalité du *Conteur ?* Ils ont grand tort.

Bonne réception aux amateurs !

Tous capitalistes. — Un vieux financier disait en soupirant :

— Décidément la vie n'est pas gaie. Le bonheur se dissipe, et c'est le chagrin, seul, qu'on capitalise !